

## LE TRAVAIL, C'EST LA LIBERTÉ

C'EST LA peut se dire encore selon les milieux bourgeois : la paresse est la mère de tous les vices (donc le travail est le père de toutes les vertus).

Chrétien : qui travaille prie.

Socialiste : le travail c'est la condition de libération du prolétariat.

On pourrait d'ailleurs, dans l'esprit du temps, varier toutes les valeurs après le travail, on pourrait aussi bien dire : le travail, c'est la vérité, ou la justice, ou la fraternité, ou la santé. Ce ne serait ni plus ni moins vrai. Ni plus, parce qu'en réalité, on ne voit pas ce que le travail peut bien avoir à faire avec tout ça. Ni moins parce qu'en réalité, c'est la croyance commune, profonde, indéracinable des hommes de ce temps. Et pourtant c'est un lieu commun difficile à avaler. Car enfin sauf anomalie, on ne peut pas dire que spontanément l'homme aime travailler. Qu'il travaille pour devenir riche, ou premier, ou héros du travail, c'est-à-dire satisfaire son orgueil, sa jouis-

sance ou son égoïsme cela se comprend. Qu'il travaille pour s'abrutir, pour se divertir, c'est-à-dire pour se fuir lui-même, pour fuir les questions dernières et le désespoir, cela se comprend aussi. Que très exceptionnellement, artiste, artisan dès siècles passés, obsédé du pétrole ou fana du zinc, il travaille par passion d'une œuvre ou d'un objet ou d'une sensation, cela se comprend encore, mais contrairement à la légende, c'est assez rare. De toute façon il s'agit de motifs annexes qui poussent à travailler, à accepter, à supporter le travail. Il ne s'agit en rien de l'amour du travail en lui-même. Non, l'homme normal trouve le travail fatigant, pénible, ennuyeux, et fait tout ce qu'il peut pour s'en dispenser, et il a bien raison. Le « travail » c'est à l'origine le carcan imposé à l'animal pour le castrer ou le ferrer. Le sens premier du mot « travail » en français est « gêne, peine, souffrance », ce n'est pas pour rien que l'on a justement employé ce mot-là pour traduire *labor*. Les peuples de l'Antiquité, les Arabes, les Indous, ont tous considéré le travail comme une affaire d'êtres inférieurs. Dans le judaïsme et le christianisme, le travail est tenu pour une condamnation. On me la baille belle quand on prétend que le Christianisme a valorisé, dignifié le travail. Sauf un ou deux textes des pères de l'Église, toujours les mêmes, l'immense majorité des écrits du début du christianisme et du Moyen Age affirment que le travail est la conséquence de la chute, qu'il est lié au péché, et qu'il n'est nullement une vertu. Et dans la civilisation romaine « chrétienne », ou dans les siècles « chrétiens » du Moyen Age, le travail a toujours été regardé comme servile, signe d'infériorité et de déchéance, macule; et dans la division des ordres, l'ordre qui travaille est le dernier. Et si des règles religieuses comme à Cluny ou à Cîteaux font du travail une obligation, ce n'est pas parce que le travail est bon, ennoblit, ou qu'il a une valeur, c'est exactement le contraire, c'est à titre d'humilité et de mortification que l'on se soumet au travail comme au

cilice, au jeûne et à la veille, etc. On ne voit absolument pas dans une société obsédée par l'au-delà, par la conviction que la figure du monde passe, par le sens du spirituel, ce que le travail aurait pu signifier. On travaillait parce qu'il fallait bien vivre, mais ce ne pouvait être ni moyen de rachat ni moyen de pérennité, donc ce n'était rien d'important. Si de bons auteurs, aujourd'hui, historiens, philosophes prétendent trouver dans le christianisme la source de la revalorisation du travail, c'est uniquement parce qu'ils sont habités par les lieux communs de notre temps, parce qu'ils ont pour eux-mêmes la croyance au travail, et qu'il faut bien, toujours, se trouver des ancêtres.

\* \* \*

Le travail n'a commencé à devenir noble qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans le siècle bourgeois. Sans doute déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Église, en avance pour une fois, s'était faite l'écho de la bourgeoisie, et le plus bourgeois des théologiens avait proclamé : « Par le travail, on charmait l'ennui, on ménageait le temps, on guérissait la langueur de la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. » Nous sommes, on le voit, en bon chemin! Fénelon n'aura qu'à prendre la suite pour nous guider tout droit à la glorification du travail par les « philosophes » exprimant la pensée bourgeoise; avant tout Voltaire, ce géniteur de lieux communs en tous genres : « Forcez les hommes au travail, vous les rendrez honnêtes gens. » Oh! laudateur de la liberté, comment ne voyait-il pas qu'il annonçait les camps de concentration? « Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin. » Diderot court après Voltaire dans la même voie, et Raynal, et Mirabeau. Alors on voit des nobles se passionner pour cette activité et obtenir de plus en plus de permissions de travailler sans déroger. Alors un christianisme accueillant et compréhensif tresse des couronnes aux travailleurs que le prêche

encourage dans cette vertu. Il est vrai qu'en ce temps, le « travailleur » était le bourgeois. Mais déjà le travail en soi devient la clef de voûte de toute morale. Il fallait mettre en œuvre une si belle trouvaille. C'est la Révolution qui achève la construction en passant à l'action. Bourgeoise dans son inspiration, ses hommes et ses œuvres, la Révolution ne pouvait manquer une si belle occasion! Le comité de mendicité de la Constituante proclame le devoir du travail pour tous, et les pauvres, valides, qui refusaient de travailler devenaient des pauvres coupables. La Convention crée des maisons de répression où l'on contraindra les oisifs au travail, et si, relâchés, ils redeviennent oisifs, ils seront déportés en Guyane. Le travail manifestait ainsi vraiment sa nature de vertu, et comment il libérait l'homme.

Mais après ces excès, arrivons à la sagesse du début du « plus stupide des siècles ». Le bourgeois commencera par valoriser le travail en ce qui le concerne lui-même. C'est d'abord chez lui qu'il applique une stricte et rigoureuse morale du travail, il crée un enseignement orienté vers le travail, il donne un sens à la vie par le travail, et le plus grand reproche qu'il puisse adresser à ses enfants est celui de paresse. Inversement à l'homme qui travaille, tout est permis, tout devient péché mineur. Il peut tromper sa femme, exploiter les autres, être dur, égoïste, orgueilleux, qu'importe : c'est un grand travailleur! Tout est ainsi purifié. Et, ne nous y trompons pas, cette mutation du travail en valeur, c'est le système le plus courant de justification : parce que le bourgeois est en fait voué au travail, il faut évidemment, que celui-ci soit plus qu'une situation de fait; il faut qu'il soit une vertu. Mais bientôt (et pour quoi pas) le bourgeois est amené à appliquer ce code à l'extérieur, c'est-à-dire à la classe ouvrière. L'ouvrier se trouve réduit (à partir de 1780 et de façon sans cesse plus tragique) dans la situation de dénuement et d'extrême travail que l'on sait. Il y est réduit par l'explosion industrielle et l'exploitation bourgeoise. Or, ce travail excessif, qui ne

donne même pas à vivre, comment le supporterait-il? Par la nécessité certes; parce qu'il ne peut échapper à sa condition, bien sûr. Mais encore fallait-il, parce qu'il est homme, lui donner une justification de sa condition, lui donner une signification. Et voici que la bourgeoisie lui apporte sa propre morale : le travail nous rachète. Le travail nous purifie; le travail est vertu. Et voici que bénisseuse l'Église vient ajouter son petit grain de poivre : « Qui travaille prie » « Bon travailleur, si tu manques la messe du dimanche parce que le patron te retient à l'usine, n'aie pas de scrupules, : le Bon Dieu a dit que le travail est une prière. » Évidemment la diffusion de cette admirable morale coïncidait de façon quasi miraculeuse avec les intérêts du bourgeois. Et le pire, c'est que l'ouvrier a fini par y croire, à cette vertu. C'est dans les cercles ouvriers et socialistes que l'on va trouver au XIX<sup>e</sup> siècle les discours les plus exaltés sur le travail. Et Proudhon comme Louis Blanc s'y laissent posséder. Le grand tour de passe-passe est réussi. La morale bourgeoise est devenue morale ouvrière. Il était difficile qu'il en soit autrement. Là encore l'ouvrier de 1848 a obéi aux mêmes motifs que le bourgeois de 1780 : lorsque toute la vie est accaparée par une activité, lorsqu'elle y est vouée, lorsque rien ne vient lui donner un sens et une valeur, quel héroïsme ne faudrait-il pas pour admettre : « Eh bien! cette activité est absurde, et donc, ma vie ne vaut rien, elle est perdue! » C'est une situation intolérable. Quel héroïsme ne faudrait-il pas pour refuser de donner à sa vie signification et valeur par ce que l'on fait! Lorsque, ayant perdu la dimension de l'éternité, l'homme circonscrit à la durée terrestre, se voit entouré de néant par devant et par derrière, où trouverait-il sa consolation comme sa certitude? Mais juste à ce moment le travail lui permet les miracles de la technique, lui ouvre une avenue dans la noirceur du temps. Comment dès lors ne reporterait-il pas sur ce dictame toute sa ferveur? Et, bien sûr, Karl Marx vient achever l'édifice, en appor-

tant la justification théorique à ce qui n'était encore que sentiment, impulsion, besoin. Il est vraiment un penseur bourgeois lorsqu'il explique toute l'histoire par le travail, qu'il formule toute la relation de l'homme avec le monde par la voie du travail; et qu'il évalue toute pensée d'après sa relation avec le travail, et qu'il donne le travail comme source créatrice de la valeur. Quoique ne croyant pas aux valeurs, il assimile le travail au bien, puisqu'il condamne les classes qui ne travaillent pas. Il fut un des interprètes les plus cohérents du mythe bourgeois du travail, et, parce que socialiste et défenseur de la classe ouvrière, un des agents les plus actifs de pénétration de ce mythe dans cette classe. D'ailleurs c'était grâce au travail que cette classe accèderait un jour et au pouvoir et à la liberté. Le travail contenait alors, à partir de Karl Marx, pour la classe ouvrière en même temps l'explication de sa condition et la certitude de la voir finir. Comment donc le motif doctrinal s'ajoutant au motif vital, les ouvriers n'auraient-ils pas été pénétrés de cette idéologie? Ce sont les bourgeois qui ont inventé la formule de l'éminente dignité du travailleur, mais c'est Karl Marx qui a conduit le prolétaire dans cette conviction désormais indéracinable. A partir de ce moment le mythe du travail devient un mythe de gauche. Et le bourgeois et l'ouvrier communient dans le même lieu commun. Tout ce qui est juste et bon est le travail, la seule différence, c'est que pour le bourgeois, le travail tend de plus en plus à être le travail des autres, et que pour l'ouvrier, seul lui-même peut porter le titre noble de travailleur. Étant non travailleur tout ce qui n'est pas prolétaire est parasite.

\* \* \*

*Arbeit macht frei*, grande formule inscrite à la porte des camps de concentration par les nazis. Car eux aussi participent à la communion fraternelle en la valeur travail.

Et comme ils ont bien compris, comme ils ont bien exprimé le lieu commun fondamental, ils ne sont pas assez stupides pour inscrire sur leurs frontons *oi ch' entrate, lasciate...* Non point, au contraire : il y a une espérance. C'est ici l'astuce et le plus grand mensonge mais qui leur est fourni par la société bourgeoise, et par la société communiste. Vous êtes enfermés, vous êtes mal nourris, vous êtes mal traités, vous avez froid, vous êtes sous le coup de la mort, mais il y a une espérance : le travail. Quoique derrière des barbelés le travail vous libère, vous apporte dignité, vertu, justice, vous êtes encore un homme puisque vous travaillez. Vous êtes un homme *libre* parce que le travail c'est la garantie et l'assouvissement de votre liberté intérieure. Et cette admirable trouvaille, que seuls de mauvais esprits peuvent considérer comme dérision, peut s'appliquer partout : ouvriers soumis au patron, le travail rend libre, c'est la même démonstration. Russes soumis à la dictature stalinienne, le travail rend libre, c'est la même démonstration. Et toi homme tout court, n'importe quel homme, qui vis dans une société absurde, qui n'as plus de foi en Jésus-Christ, qui es livré aux puissances déchaînées, qui ne sais pas si demain existera encore, qui es saisi par l'angoisse de ta condition, et trouves que ta vie n'a pas de sens, tu as de la chance, une bien grande chance : tu travailles, tu travailles beaucoup, tu travailles de plus en plus, et alors par là, tu le vois bien, tout est en place, tu es un homme libre. Même démonstration.

\* \* \*

Dans une étroite communion d'idée avec le nazisme, le communisme a repris en l'accentuant le mythe et les lieux communs du travail en U. R. S. S. et dans les républiques populaires. A la suite de la Convention, le travail est devenu rigoureusement obligatoire pour tous. L'oisif est le méchant par excellence. Celui qui risque de

remettre en cause toute la société socialiste, car il consomme et ne produit rien. On sait que dans les républiques populaires, surtout la Bulgarie et la Roumanie, ceux qui ne peuvent avouer un travail bien défini n'ont pas de carte d'alimentation. Et la Yougoslavie a elle aussi appliqué cet excellent exemple; on a même été plus loin, et l'on a édicté la déportation et l'emprisonnement des oisifs. Mais cette déportation depuis longtemps pratiquée en U. R. S. S., s'effectue dans des camps de concentration. Et ces camps sont appelés comment? « Camps de redressement par le travail »! Nous vous le disions bien qu'il y avait quelque ressemblance. Le travail selon la morale bourgeoise, redresse le pervers, moralise le dévoyé, rend l'homme vertueux. Le travail selon la morale nazie lutte contre les mauvais penchants et l'individualisme<sup>1</sup>. Et dans ces camps de redressement par le travail (peu importe que depuis 1958, ils s'appellent colonies... le fait est le même), on use de mesures rigoureuses contre les récalcitrants, c'est-à-dire les affreux qui ne veulent pas travailler et accomplir les normes! Condamnation à des travaux plus pénibles, prolongation de la journée de travail (qui est normalement de 10 heures), réduction de la rémunération... Malgré toutes ces mesures, l'oisif n'a pas tout à fait disparu. Encore en 1960, M. Ilitchev (chef de l'Agit Prop) proclamait qu'il fallait intensifier la lutte, mener une lutte *implacable* contre les fainéants et les parasites. En fonction de quoi, le régime libéral de M. Khrouchtchev légalisait par un décret du 4 mai 1961 ce qui n'était sous Staline qu'une pratique un peu honteuse : la déportation, le travail forcé, l'internement et la confiscation de tous les biens des oisifs, des fainéants, et de tous ceux qui refusent le « travail social ». Ces délits d'ailleurs peuvent n'avoir qu'un caractère subjectif! Et un peu plus tard, était publié en R. D. A. un code

1. Cf. le n° 1 de la R. D. A. revue 1961 qui a pris un thème typiquement nazi : élimination de l'individualisme par le travail.

draconien du travail. Il ne s'agit plus seulement de lutter contre l'oisif. Mais il va de soi que puisque le travail c'est la liberté, plus on travaille, plus on est libre. Puisque le travail c'est la vertu, plus on travaille, plus on est vertueux. Puisque le travail, c'est la construction du socialisme, plus on travaille, plus on est socialiste. Or, dans la misérable société bourgeoise, on travaillait par contrainte, et pour gagner sa croûte, et *en plus*, on accédait ainsi au bien et à la liberté. Dans la société socialiste le progrès est manifeste : les autorités ont le devoir de veiller à ce que tous les camarades soient libres et vertueux. Si l'on travaille d'autre part, ce n'est pas par contrainte, mais joyeusement et par conviction. Par conséquent il est tout à fait légitime, d'abord d'interdire toute grève (comme en U. R. S. S.) : le travailleur détruit son être même en faisant grève puisqu'il cesse de travailler! C'est évident. Mais aussi les normes de travail et la discipline du travail devront être fixées par les organismes d'État; l'emploi ne peut plus être laissé au choix de l'ouvrier (le salarié peut se voir imposer un emploi autre que celui prévu par son contrat, ou être envoyé dans un autre lieu... Exercices salutaires de vertu). Les salaires ne seront versés que si les normes de travail sont atteintes; et le congé du samedi est supprimé. Ainsi l'ouvrier gagne encore 16 % de liberté et de vertu en plus. Tout ce progrès a permis de dépasser largement l'incurie des États d'Occident — Et tout cela vient d'être imité avec ferveur dans l'État ouvrier et paysan de Castro. En août 1962 était créé le livret de travail (d'origine napoléonienne, et si cher au cœur ouvrier!) pour contrôler toute la vie ouvrière; en même temps on diminuait les congés ouvriers, on allongeait la durée de la journée de travail, on pénalisait tout arrêt de travail. La vertu règne à Cuba. On ne peut qu'admirer l'universalité du lieu commun, et son efficacité, puisque celui-ci au moins s'incarne dans des institutions!



Le travail, c'est la liberté. C'est bien la formule idéale de ce lieu commun. Ce qu'il faut qu'il y tienne quand même à la liberté, le bonhomme, pour formuler de si évidentes contre-vérités, pour avaler de si parfaites absurdités, et qu'il y ait de profonds philopsophes pour l'expliquer « phénoménologiquement », et qu'il y ait d'immenses politiciens pour l'appliquer juridiquement! Mais bien sûr, c'est exactement dans la mesure même où le bonhomme est encastré dans les blocs, lié à la machine, enserré dans les règlements administratifs, submergé de papiers officiels, tenu sous l'œil vigilant des polices, percé à jour par la perspicacité des psychologues, trituré par les impalpables tentacules des *Mass Media*, figé dans le faisceau lumineux des microscopes sociaux et politiques, dépossédé de lui-même par toute la vie qu'on lui apprête pour son plus grand bonheur, confort, hygiène, santé, longévité, c'est dans la mesure même où le travail est son plus implacable destin, qu'il faut bien (qu'il faut bien sans quoi ce serait intolérable et porterait immédiatement au suicide) qu'il faut bien croire à ce lieu commun, se l'appropriier avec rage, l'enfouir au plus profond de son cœur, et *credo quia absurdum*, le transformer en une raison de vivre. Ce que les gardiens vigilants espéraient précisément.